La femme officier

LES FEMMES OFFICIERS,

OU

UN JOUR SOUS LES ARMES,

COMÉDIE

EN UN ACTE, MÊLÉE DE VAUDEVILLES,

Par M. EDMOND;

Représentée, pour la première fois, sur le Théâtre du Vaudeville, le Mercredi 27 Mai 1818.

Prix : 1 f. 25 c.

PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

Editeur des *OEuvres de Pigault-Lebrun*,

Et se trouve à Bruxelles, chez Gambier, libraire, rue de la Madelaine, n° 407, et le soir, à sa boutique au spectacle.

1818.

PERSONNAGES.		ACTEURS
M. DESARGUS, vieux propriétaire		M. *Edouard.*
VALCOUR,	officiers de hussards.	M. *Isambert.*
FLORVAL,		M. *Guénée.*
CLARA, épouse de Florval.		Mad. *St.-Aulère.*
JULIE, épouse de Valcour		Mlle. *Lucie.*
LAFLEUR, valet de M. Désargus		M. *Philippe.*
FINETTE, suivante de Clara et de Julie		Mlle. *Minette.*

La Scène est à Strasbourg.

S'adresser pour les airs et la partition, à M. Doche, Directeur de l'orchestre du Vaudeville, Cloître St.-Honoré, n°. 11. Les lettres et demandes doivent être affranchies.

LES FEMMES OFFICIERS,

OU

UN JOUR SOUS LES ARMES,

COMEDIE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une terrasse fermée au fond avec une balustrade ; au bas de cette terrasse et derrière, est la rue ; sur le devant deux pavillons avec deux portes latérales ; ils ont chacun une croisée en face du public.

SCENE PREMIERE

LAFLEUR, *seul.*

Mais quand donc reviendra mon maître? il ne faut pas six heures pour conduire deux jeunes personnes à une lieue d'ici! C'est que leur oncle, le prévoyant M. Desargus, leur aura fait en route un petit sermon bien paternel, bien sentimental... c'est-à-dire, bien ennuyeux...— « Mesdemoiselles, ne regardez » pas les jeunes gens, surtout les jeunes officiers... la pru- » dence exige... » — On se moque bien de la prudence à quinze ou seize ans... c'est bon quand rien ne nous tente ; on est prudent comme moi, par force : aussi je m'ennuie à Strasbourg... Ah! pour un ex-valet parisien, pour un élève de la capitale, il est bien dur de végéter en province, et de n'avoir pour toute société, que de grosses servantes, ou des bonnes d'enfans : ah! mon cher Paris, combien je te regrète.

Air : *Cet hymen qui fut conclu.* (Déchut.)

Quel séjour que celui-là !
Il fait chérir l'existence ;
L'argent vient sans qu'on y pense,
Sans qu'on y songe il s'en va.
Bien vîte le tems s'écoule,
La vie est un flot qui roule ;
On est caché par la foule ;
Enfin, c'est l'heureux pays
Où maint valet ne s'occupe
Qu'à faire dupe sur dupe...
Que j'étais bien à Paris !

Il faut convenir cependant que quelquefois ici l'on pèle mon pays natal.

Même air.

N° 8

Comme les bons Parisiens,
Nous faisons des épigrammes,
Nous avons des mélodrames,
Des académiciens ;
Nous avons en abondance
Des parleurs sans éloquence,
De grands savans sans science ;
Enfin, dans notre pays,
On sait prendre en bon apôtre,
La femme et l'argent d'un autre ;
C'est presque comme à Paris.

(*On sonne.*)

Oh! oh! qui vient là? C'est une femme... courons ouvrir.

SCENE II.

LAFLEUR, FINETTE.

FINETTE, *un grand carton à la main.*

Je vous suis obligé...

LAFLEUR.

Que demande Madame?

FINETTE, *souriant.*

Un fort aimable garçon qui sert M. Desargus.

LAFLEUR.

Attendu que je suis l'unique valet de M. Desargus... vous voyez devant vous, nécessairement, le fort aimable garçon.

FINETTE.

Tant mieux... Mais, si je ne me trompe, vous avez servi autrefois à Paris?

LAFLEUR.

Oui, Madame, un banquier.

FINETTE.

Et pourquoi l'avez-vous quitté?

LAFLEUR.

Moi, je ne l'ai pas quitté.

FINETTE.

Ah! j'entends : c'est lui qui...

LAFLEUR.

Eh! mon dieu, oui, pour une petite erreur de calcul.

Air *de Marianne.*

Un beau jour, mon maître m'ordonne
D'aller toucher des fonds pour lui.

FINETTE.

Tant de confiance m'étonne ;
Elle est assez rare aujourd'hui.

LAFLEUR.

J'y cours, je prends
Cinq mille francs,
Mais quand je veux les remettre
A mon maître,
Je n'avais plus
Que mille écus ;
Mon désespoir, mes cris sont superflus.
Le banquier, fâché du mécompte,
M'accuse d'infidélité,
Et pour n'avoir pas bien compté,
Il me donne mon compte.

FINETTE.

Quelle injustice !

LAFLEUR.

Cette aventure fit tant de bruit, que j'ai été forcé de me retirer à Strasbourg.

FINETTE.

Quelle perte pour la capitale et pour nous autres femmes ! j'aurais eu le bonheur de vous rencontrer plutôt...

LAFLEUR.

Où donc ?

FINETTE.

Dans l'antichambre...

LAFLEUR.

Est-ce que vous seriez...

FINETTE.

Soubrette.

LAFLEUR.

Comment vous êtes... comment tu es...

FINETTE, *lui tendant la main.*

Ton égale... Touche là, et venons au fait.

LAFLEUR.

Venons au fait... Oh ! oui, tu es soubrette... Parle.

FINETTE.

Veux-tu être d'un complot ?

LAFLEUR.

C'est selon les suites.

FINETTE.

C'est un complot moral...

LAFLEUR.

Moral... Qu'est-ce ça veut dire, moral?... Je ne connais pas ça.

FINETTE.

Il s'agit d'empêcher deux femmes mariées d'être trompées par leurs époux.

LAFLEUR.

Ah! oui, j'entends : il faut que je fasse le contraire de ce que j'ai fait jusqu'à présent.

FINETTE.

Deux jeunes officiers, dont le régiment est en garnison dans cette ville, vont arriver de Paris. Ils ont appris, avant leur départ, que M. Desargus avait deux nièces charmantes.

LAFLEUR.

Qui, par parenthèse, sont parties de ce matin.

FINETTE.

N'importe : ils l'ignorent... ils viendront...

LAFLEUR.

Eh bien! nous les recevrons.

FINETTE.

Un moment. Par malheur pour ces Messieurs, leurs femmes, dont l'une est ma maîtresse, ont été instruites de tout. Sur-le-champ elles ont fait faire des habits semblables à ceux de leurs maris, elles ont pris la poste et vont arriver ici pour contrarier ces honnêtes époux, s'opposer à leurs perfides desseins, et être témoins de toutes leurs actions.

LAFLEUR.

Bravo! voilà de l'intrigue, et c'est ce qu'il me faut.

Air : *Combien de Métamorphoses.* (de Faublas.)

n° 4.

C'est l'intrigue qui varie
De nos jours le cours brillant,
Le mouvement est ma vie,
Le repos est le néant.
Il faut, loin d'être craintif,
Que l'on se montre inventif;
On doit, de plus, être actif,
Expéditif et très-vif.
L'ame est-elle inoccupée,
L'esprit languit au tombeau,
Comme l'on voit une épée
Se rouiller dans le fourreau.
J'imite en tout les Frontin,
Les la Branche et les Crispin;
J'aime à les suivre de près,
Ce sont des maîtres valets.
De ce beau corps plus d'un membre
Finit par tenir Maison :

Car, après tout, l'antichambre
N'est pas bien loin du salon.
Auprès des tendres Agnès,
Me ménager un accès;
Leur glisser des billets doux,
Obtenir des rendez-vous.
D'une amoureuse escalade
Menacer un entresol,
Donner une sérénade,
Comme un amant espagnol :
Ce sont là mes passe-tems;
Et quand tous nos jeunes gens
Ne s'amusent qu'en payant,
On me paie en m'amusant.
C'est l'intrigue qui varie, etc.

FINETTE.

Il fant donc que tu m'aides dans les tours à jouer à ces Messieurs : il faut que tu t'arranges de manière que M. Desargus reçoive ces dames en officiers et les préfère à leurs maris: première contrariété. La circonstance ensuite nous inspirera; mais du zèle, de l'adresse, force mensonges, en un mot, fais comme si tu étais encore à Paris.

LAFLEUR.

Je sens que j'y reviens, j'y suis arrivé, et je te le prouve: d'abord tu passes aux yeux de mon maître pour ma sœur...

FINETTE, *avec une révérence.*

Bien obligé.

LAFLEUR.

Il n'y a pas de quoi.

FINETTE.

Surtout de la franchise.

LAFLEUR.

C'est mon défaut. J'entends M. Desargus... Tu es ma sœur; ne vas pas nier ton sang... et, pour plus de vérité, embrasse-moi...

FINETTE

Non pas, non pas.

SCENE III.

Les Mêmes, M. DESARGUS.

LAFLEUR, *il embrasse Finette.*

Air : *Verse encor.*

Donne encor, encor, encor,
Pour prouver notre accord,
Un doux baiser, ma chère.

Donne encor, encor, encor,
Pour embrasser un frère,
Il ne faut pas d'effort.

DÉSARGUS, *qui est venu sur la pointe du pied.*

Ne vous gênez pas,
Monsieur Lafleur, courage,
Vous ne saviez pas
Que j'étais sur vos pas.

LAFLEUR.

Vous avez bon cœur,
Vous m'approuvez, je gage :
Car j'ai le bonheur
De retrouver ma sœur.

DESARGUS.

Ta sœur ? c'est différent.
Prends encor, encor, encor,
Ici j'en suis d'accord,
Un baiser doit te plaire ;
Prends encor, encor, encor,
Pour embrasser un frère,
Il ne faut pas d'effort.

LAFLEUR.

Oui, Monsieur, permettez-moi de vous présenter ma sœur, une orpheline qui vient demander un asile à son pauvre frère... La chère enfant! après avoir perdu notre mère, qui vient de mourir subitement... est restée sans ressources... elle est venu partager, avec moi, le peu que le ciel et vous me laissez pour vivre ; souffrez qu'elle habite ici quelques jours.

FINETTE.

Air *de Calpigi.*

n° 6 — Sans doute la faveur est grande,
Mais, monsieur, si je la demande,
C'est au nom de l'humanité
Et de la sensibilité.
Au nom touchant et vénérable
D'une famille respectable,
Qui n'a que l'honneur pour tout bien.

LAFLEUR, *sanglottant.*

D'une famille qui n'a rien.

DESARGUS.

C'est assez, c'est assez... Mais je fais une réflexion.

LAFLEUR.

Aih! aih!

DESARGUS.

Pourquoi ne mas-tu jamais parlé de ta sœur ?

LA FLEUR.

Monsieur, c'est que je ne l'ai jamais vue.

DESARGUS.

Non, et comment l'as-tu reconnue ?...

LAFLEUR, *à part.*

Ah ! diable. (*Haut et s'échauffant.*) Le cri du sang, l'instinct de la nature.

DESARGUS.

Lafleur, tu t'abuses.

LAFLEUR.

Je suis son frère, aussi vrai que vous êtes un homme d'esprit.

DESARGUS.

AIR : *Vaud. des Vélocifères.*

Non, non, ce n'est pas là ta sœur ;
Elle paraît douce et gentille :

LAFLEUR.

Rien n'est aussi pur que son cœur.

DESARGUS.

Va, tu n'es pas de sa famille.

LAFLEUR.

Voyez ces manières, ce ton,
Plein de naturel et d'aisance ;
Voyez enfin cet air fripon.

DÉSARGUS.

Fripon... en effet,
Je trouve quelque ressemblance.

LAFLEUR.

N'est-ce pas ?

DESARGUS.

Cependant renvoie-la jusqu'à plus ample information.

FINETTE.

Me renvoyer !

LAFLEUR.

Renvoyer ma sœur ! ah ! tout mon cœur se déchire.... de grâce, Monsieur, respect au malheur.

DESARGUS.

Comme tu voudras..... Mais qu'entends-je ?

FINETTE, *courant.*

Ah ! ce sont deux jeunes officiers. (*Bas à Lafleur.*) Ce son elles.

DESARGUS.

Deux officiers ! que j'ai bien fait de congédier ma nièce.

LAFLEUR, *les voyant venir.*

Oh ! sont-ils jeunes.... sont-ils jeunes ?

SCENE IV.

Les Mêmes, JULIE et CLARA, en officiers.

JULIE et CLARA.

Air : *On dit partout le monde.*

n° 8 ——

Dans ce séjour aimable,
Nous serons bien reçus ;
De notre hôte agréable,
On vante les vertus.

JULIE.

On dit que, pour mieux plaire,
Il joint aux dons qu'il a,
Esprit...

CLARA.

Gaîté légère.

LAFLEUR, *bas aux officiers.*

C'est un sot.

DESARGUS.

Me voilà.

JULIE, CLARA.

Dans ce séjour aimable, etc.

JULIE.

Monsieur, on nous a donné un logement chez vous, peut-être nous allons vous gêner.

DESARGUS.

Non, messieurs, je serai charmé, puisqu'il le faut.

CLARA.

Trop honnête.

LAFLEUR.

Si vous voulez, M. Desargus, je vais avec ma sœur....

JULIE et CLARA, *bas à Finette qui leur fait des signes.*

Sa sœur !

LAFLEUR.

Préparer l'appartement de ces messieurs.

DESARGUS.

Un instant.... (*Aux officiers.*) Messieurs, votre billet de logement.

CLARA.

Donne-le, mon frère.

JULIE, *feignant de chercher.*

Volontiers.

CLARA.

Eh bien !

JULIE.

Oh! mon dieu! l'aurais-je perdu?

CLARA.

C'est impossible....

Air : *Traitant l'Amour sans pitié.*

Un pareil trait de ta part
Serait surprenant sans doute.

JULIE.

J'aurai pu te perdre en route,
Ou, pressant trop mon départ,
J'aurai négligé de prendre
Ce papier qu'il faut vous rendre ;
D'honneur, je ne puis comprendre
Comment j'ai fait cette fois.
Ce n'est pas là ma manière ;
Je ne perds pas d'ordinaire
Les billets que je reçois.

CLARA.

Au moins tu n'as pas perdu la lettre de recommandation de notre ami Delval pour monsieur.

DESARGUS.

De mon correspondant de Paris.

JULIE.

Oh! pour cette lettre..... Allons, j'aurai tout perdu.

DESARGUS, *riant.*

Voilà des officiers bien soigneux.

FINETTE.

Ils sont si jeunes.....

DESARGUS.

En effet, messieurs, je vous trouve bien jeunes pour avoir déjà un grade aussi élevé.

JULIE.

Bien jeunes, que dites-vous, monsieur?

Air : *de M. Doche.*

De tous nos soldats c'est l'usage,
De l'honneur écoutant la voix,
Ils ne font pas compter leur âge ;
Mais ils font compter leurs exploits.
La bravoure est tout à la guerre,
Et tel qui n'a, pour son bonheur,
Que vingt ans sur son baptistère,
En a cinquante au champ d'honneur.

FINETTE, *à part.*

Très-bien répondu.

DESARGUS.

Et vous vous êtes toujours bien conduits?

JULIE.

De notre mieux.

DESARGUS.

Je le crois.

CLARA.

Mon frère, surtout est étonnant : avec cet air tranquille et doux il a une vivacité, une ame de feu, il est vraiment né pour commander aux hommes.

JULIE.

Oh ! je mène un homme, il faut voir.

FINETTE, *bas.*

Parlez de la décence envers le sexe.

CLARA.

Mais quel respect nous avons pour les femmes ! Jamais nous ne leur disons que des choses honnêtes, décentes.

JULIE.

Et quelquefois, même, nous ne leur disons rien.

FINETTE.

Ah ! comme ces messieurs pensent bien ! moi qui crains tant les officiers, je ne vous craindrais pas du tout.

LA FLEUR, *bas.*

Friponne, tu aimes mieux ceux qu'il faut craindre.

DESARGUS.

Si bien que ces messieurs n'ont jamais séduit de femmes.

JULIE et CLARA.

Nous en sommes incapables.

DESARGUS.

Ils m'enchantent.

JULIE.

M. Desargus, à propos, nous avons un conseil à vous donner.

DESARGUS.

Lequel, monsieur ?

CLARA.

Vous avez deux jolies nièces.

DESARGUS.

Eh bien !

JULIE.

Notre régiment va arriver.... prenez garde....

DESARGUS.

C'est fait, elles sont parties.

CLARA.

Bon !

JULIE.

Nous en sommes charmés. . .pour vous.

LAFLEUR, *bas.*

Ces officiers-là sont bien femmes.

FINETTE, *bas.*

Ah ! oui, comme ils trompent !

JULIE.

C'est que voyez-vous, il serait possible que le billet de logement et la lettre de recommandation que nous avons perdus, fussent tombés entre les mains de quelques-uns de nos camarades, et alors....

DESARGUS.

Vous avez raison, monsieur, je vais faire préparer votre appartement.... et je n'oublierai jamais l'excellent conseil que vous venez de me donner.

Air : *Ma présence l'embarrasse.*

No 11.——

Cette prévoyance habile
Peut me servir aujourd'hui;
Et cet avis très-utile,
De moi vous fait un ami.

CLARA.

Dans votre indulgence extrême,
Vous jugez trop bien de nous;
Chacun de nous, pour lui-même,
Agit bien plus que pour vous.

DESARGUS.

Cette prévoyance habile, etc.

Les autres.

Aucun de nous n'est habile,
Et vous nous prouvez ici,
Qu'il n'est pas très-difficile
De rencontrer un ami.

(*Désargus sort.*)

SCENE V.

Les Mêmes, excepté DESARGUS.

FINETTE.

A merveille, mesdames.

CLARA.

Tu disais : vous n'aurez jamais l'air décidé d'un officier.

JULIE.

On vous reconnaîtra tout de suite.

FINETTE.

Je suis très-aise d'avoir eu tort.. mais puisque tout va

bien, il faut marcher au but... Je suis comme vous savez, la sœur de ce maraud.

LAFLEUR.

Reconnue pour telle.

FINETTE.

Tout est convenu entre nous, il va nous aider à tourmenter vos maris; allons, mesdames, faites-vous un jeu d'abuser tous les yeux... trompez, soyez bien rusées, bien perfides; en un mot, soyez hommes.

LAFLEUR.

Bien obligé.

JULIE.

Mais puisque les nièces de monsieur Désargus ne sont plus ici, il me semble que notre rôle est fini.

CLARA.

En effet.

FINETTE.

Et quoi! mesdames? vous auriez pris un déguisement, vous seriez venues de Paris à Strasbourg, vous auriez trompé un vieillard soupçonneux, et pourquoi? pour dire : nous voilà : fi donc : il faut que vos maris soient punis, que vous soyez vengées, et que ces messieurs se repentent, au moins quelques minutes du mal qu'ils nous font pendant des mois entiers.

CLARA et JULIE.

Que faire?

FINETTE.

Vos maris croient que les nièces de monsieur Désargus sont ici, ils vont faire de tendres déclarations, peut-être même écriront-ils quelques billets doux... oh! quels trophées!..

CLARA, *indifféremment.*

Ce sera superbe

JULIE, *froidement.*

Ce sera délicieux.

FINETTE.

Tenez, mesdames.... ces deux pavillons peuvent nous servir à souhait. Toi, mon frère,

LAFLEUR.

Chère sœur.

FINETTE.

Là, en sentinelle; quand ces messieurs arriveront, déplore les malheurs de deux jeunes personnes victimes de la surveillance paternelle...

LAFLEUR.

D'un oncle... (*On entend du bruit.*)

FINETTE.

C'est cela; j'entends du bruit. Ce sont eux... allons, dans ce pavillon.

LAFLEUR, FINETTE.

Air : *Qu'un poëte souvent guête.*

12 Entrez vîte, (*bis.*)
Avec soin qu'on les évite.
Entrez vîte,
Il faut
Qu'ils soient en défaut.

LAFLEUR.

N'allez pas dire du bien
De l'amour; il faut, mesdames,
Lui lancer des épigrammes,
Elles n'engagent à rien.

FINETTE.

Toi, Lafleur, ici demeure,
Pleure tes affreux tourmens.

JULIE.

Eh! quoi, tu veux que je pleure?
Ma foi, j'en rirai long-tems.

ENSEMBLE.

LAFLEUR, FINETTE.

Entrez vîte, etc.

CLARA, JULIE.

Entrons vîte, etc.

SCENE VI.

LAFLEUR, VALCOUR, FLORVAL.

VALCOUR, *examinant les lieux.*

Bien certainement c'est ici.... deux pavillons.... une ter-asse.. . un valet qui a l'air d'un mauvais sujet... voilà les enseignemens qu'on nous a donnés à Paris.

LAFLEUR, *bas.*

On les a bien instruits.

FLORVAL.

Mon ami, ce séjour me paraît charmant.

LAFLEUR, *bas.*

Commençons notre rôle... (*haut.*)

Air : *Ah! ah, ah!*

13. Ah! ah, ah, ah, ah, ah, ah, ah!
Non, je ne veux plus
Veiller deux belles
Demoiselles;

Ah ! ah , ah , ah , ah , ah , ah , ah !
Non , je ne veux plus
Etre le geolier des vertus.
Quel triste devoir l'on m'impose !
De l'innocence être gardien ;
Souvent on ne garde rien ,
Quand on croit garder quelque chose.
Ah ! ah , ah , ah , etc.

VALCOURT , *bas.*

Abordons ce valet. (*haut.*) Dis-donc , mon ami, (*Lafleur reprend l'air , ah ! ah ! en sanglottant.*

VALCOUR.

Sers-tu ici ?

LAFLEUR.

Je sers, oui, monsieur , je sers ici.

FLORVAL.

Notre intention est de loger dans cette maison.

LAFLEUR.

Mon maître en sera bien flatté... il ne loge jamais personne.

VALCOUR.

Tu es ici nouvellement ?

LAFLEUR.

Oui , monsieur , depuis trois ans.

FLORVAL.

La société est bonne ?

LAFLEUR.

Elle n'est pas mauvaise, il n'y en a pas du tout.

VALCOUR, *à Florval.*

Il est drôle.... On y fait bonne chère ?

LAFLEUR.

Oui, Messieurs , tous les dimanches.

FLORVAL , *s'appuyant sur son épaule.*

Il y a deux jeunes personnes ?...

LAFLEUR.

Il n'y a pas deux jeunes personnes.

VALCOUR , *s'appuyant de même.*

Il y en a deux charmantes ?

LAFLEUR.

Il n'y en a pas deux.

VALCOUR , *lui donnant une bourse.*

Tiens prends...

FLORVAL , *même jeu.*

Y en a-t-il ?

LA FLEUR, *regardant les bourses.*

Il y en a deux...

VALCOUR.

On les dit adorables ?

LAFLEUR.

Oui, mais personne ne peut les adorer.

FLORVAL.

Pourquoi ?

LAFLEUR, *très-bas.*

Elles sont enfermées dans ce pavillon, et je les garde.

VALCOUR.

Air : *Vaud. du Courtisan dans l'embarras.*

De ces victimes sans défense,
Le sort affreux touche mon cœur.

FLORVAL.

Elles songent à la vengeance.

LAFLEUR.

C'est un baume pour la douleur.

VALCOUR.

Elles sont donc bien mécontentes.

LAFLEUR.

Certe elles en ont bien le droit.

(*Ici les deux femmes entr'ouvrent la persienne, et se montrent en menaçant.*)

FLORVAL.

Elles sont même menaçantes.

LAFLEUR.

On dirait que monsieur les voit.

Non, mais cela sa devine, mon cher Valcour, eh bien ! nous en triompherons.

LAFLEUR.

Vous croyez.

FLORVAL.

Oui, mon ami, ces femmes-là sont à nous.

LAFLEUR.

A vous ?

VALCOUR.

Oui, à nous, si nous pouvons seulement les voir.

LAFLEUR.

Je n'ai pas la clef.

VALCOUR.

Diable ! et que font là ces intéressantes personnes ?

LAFLEUR.

Elles se désolent, elles maudissent avec raison deux jeunes étourdis, qui, après leur avoir juré un amour éternel, les ont abandonnées.

FLORVAL.

Et les perfides sont-ils loin d'elles ?

LAFLEUR.

Non pas très-loin.

VALCOUR.

Mon ami, donnons à messieurs les infidèles une bonne leçon.

LAFLEUR.

Ce sera la seconde; car, oui ils en reçoivent une en ce moment.

FLORVAL.

Quoi, décidément nous ne pourrons pas voir ces jolies personnes, les assurer de l'intérêt que nous prenons à leur sort.

LAFLEUR.

Impossible.

VALCOUR.

Quelle cruauté !..... Mais au moins pourrons-nous les entendre ?

LAFLEUR, *très-haut.*

Les entendre, les entendre... à moins que l'une sur sa harpe l'autre sur son piano...

FLORVAL.

Elles sont musiciennes !

(*On entend un prélude de harpe.*)

J'entends la harpe.

VALCOUR.

Bien. (*On entend un prélude de piano.*) Ah ! j'entends le piano... elles vont peut-être chanter.

LAFLEUR.

Chut, écoutez l'accompagnement.

CLARA, *dans le pavillon, en s'accompagnant de la harpe.*

Air : *de M. Doche.*

Voyez ce jeune militaire,
Qui s'échappe de ses foyers,
Pour se jeter dans la carrière
Où l'on moissonne des lauriers.
Ce favori de la victoire
Montre, comme ceux de nos jours,
Tant de constance pour la gloire,
Qu'il n'en a plus pour les amours.

Air : *C'est charmant.* (Des Gardes marines.)

LAFLEUR , LES FEMMES.

Je le vois,
Leur trouble augmente,
Chacun d'une épouse absente
Croit reconnaître la voix.

VALCOUR , FLORVAL.

Ces accens
Sont charmans,
Oui, cet organe m'enchante,
Et de ton épouse absente,
Je crois entendre la voix.

JULIE , *dans le pavillon en s'accompagnant du piano.*

Cet époux qui se dit fidèle,
Que Bellone appèle aux combats,
Témoigne une peine mortelle,
Quand il s'arrache de nos bras;
Il nous jure que dans son ame,
Notre image sera toujours,
Et pour mieux penser à sa femme,
Il fait route avec les amours.

LAFLEUR , LES FEMMES.

Je le vois, etc.

VALCOUR , FLORVAL.

Ces sons, etc.

VALCOUR.

Allons, mon ami, profitons de la circonstance... répondons à ces belles captives.

LAFLEUR.

N'allez pas vous aviser de chanter.

FLORVAL.

Que faire donc ?

VALCOUR.

Leur écrire.

LAFLEUR.

Je verrai les lettres ... la décence...

VALCOUR et FLORVAL , *riant.*

Ah ! ah ! ah !

FLORVAL.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

Il est bien juste qu'un valet
Soit consulté sur la décence ;
C'est comme si l'on consultait
Un pauvre goutteux sur la danse.

VALCOUR.

Un poltron sur le point d'honneur.

FLORVAL.

Un vieux juge sur l'innocence.

VALCOUR.

Des soubrettes sur la pudeur.

LAFLEUR.

Ou des maris sur la constance.

FLORVAL.

Le maraud parle comme un livre.

LAFLEUR.

Si c'est un livre nouveau, je ne vous remercie pas.

VALCOUR.

Si les auteurs t'entendaient.

LAFLEUR.

Ils diraient : le coquin nous a lus.

FLORVAL.

Mais coquin, puisque c'est le nom que tu viens de te donner, que faut-il faire ?

VALCOUR.

Oui, que faut-il faire ?

LAFLEUR.

Ecrire chacun un petit billet, où vous parlerez d'amour spontané, de sympathie, d'entraînement, de grande passion...

FLORVAL.

Tu n'étais pas né pour être valet.

LAFLEUR.

Que voulez-vous ? il y en a tant qui ne sont pas nés pour être maîtres.

VALCOUR.

Allons Florval, Désargus peut venir, écrivons.

FLORVAL, *au pavillon à gauche.*

Air : *Vaud. de la Robe et les Bottes.*

Notre amour ne doit pas paraître
Un crime bien grand à vos yeux ;
Nous vous aimons sans vous connaître,
C'est ainsi qu'on aime les dieux.

VALCOUR, *au pavillon à droite.*

Que la beauté sûre de plaire,
Sans crainte se montre au grand jour ;
Et que le voile du mystère
Soit la conquête de l'amour.

LAFLEUR.

A merveille.

FLORVAL.

Air : *Ils sont pris.*

Ce billet est bien tendre.

VALCOUR.

Voyons, voyons, et sans plus attendre
Si l'on voudra le prendre.

FLORVAL.

Je suis de ton avis.

(*Il le mettent dans un jour de la persienne ; on le prend.*)

VALCOUR.

Il est pris.

FLORVAL.

Il est pris.

LAFLEUR.

Il sont pris. (*ter.*)

SCENE VII.

Les Mêmes, DESARGUS.

DESARGUS, *entrant.*

Comment ils sont pris ?...

LAFLEUR.

Oui, ces messieurs racontaient une anecdote très-plaisante.

DESARGUS.

Et que font ici ces messieurs ?

FLORVAL.

Monsieur, nous venons vous demander l'hospitalité.

DESARGUS.

A moi, messieurs.

VALCOUR.

A nous, et nous espérons que vous recevrez bien les dignes amis de votre correspondant de Paris.

FLORVAL.

Voici la lettre et notre billet de logement.

LAFLEUR, *à Desargus.*

N'en croyez rien.

DESARGUS, *à part.*

Nos jeunes offiiciers avaient raison : ne faisons point d'éclat... messieurs, donnez-moi cette lettre et ce billet de logement.

FLORVAL.

Volontiers.

DESARGUS, *d'un air menaçant.*

Ah ! je les tiens.

FLORVAL.

Comment vous les tenez : doutez-vous que cette lettre...

DESARGUS.

On surprend une lettre.

VALCOUR.

Doutez-vous que ce billet...

DESARGUS.

On s'empare d'un billet.

FLORVAL.

Mais nos noms...

DESARGUS.

On se donne des noms.

VALCOUR.

Nos uniformes...

DESARGUS.

On emprunte des uniformes.

VALCOUR, *menaçant.*

Nous sommes donc des imposteurs ?

DESARGUS, *à Lafleur.*

Lafleur, mets-toi là par prudence : oui, messieurs, je vous prouverai que ce n'est pas moi qu'on attrappe.

VALCOUR.

Laisse-moi lui parler ?... Tenez, monsieur Desargus, je vois votre motif ; vous craignez que nous ne cherchions à plaire à vos deux charmantes nièces que vous enfermez dans ce pavillon.

FLORVAL.

Que vous tyrannisez.

DESARGUS, *bas à Lafleur.*

Que disent-ils donc ?

LAFLEUR, *bas à Desargus.*

Ils plaident le faux pour savoir le vrai.

VALCOUR.

Croyez-moi, laissez-vous fléchir ; offrez-nous un joyeux repas, qu'elles en fassent les honneurs.

FLORVAL.

Tais-toi donc.

DESARGUS.

Messieurs, j'ai dîné, et je ne dîne qu'une fois ; mes nièces sont loin d'ici.

VALCOUR, *bas à Lafleur.*

Que dit-il ?

LAFLEUR, *bas à Valcour.*

Mensonge.

DESARGUS.

Et avant vous j'ai reçu deux officiers qui m'ont prévenu de tout ; ils ont perdu leur billet, vous l'avez sans doute trouvé, et....

VALCOUR.

Monsieur Désargus....

FLORVAL.

Monsieur Désargus.

DESARGUS

Des menaces, Messieurs.

VALCOUR.

Ah! vous ne croyez pas à notre parole.

DESARGUS

Je ne dis pas cela, mais tout va s'éclaircir, si vous voulez me suivre.

VALCOUR.

Air *du Renégat.*

Douter de notre loyauté,
C'est nous faire un sanglant outrage.
Cette folle témérité,
Nous la pardonnons à votre âge.

DESARGUS, *effrayé.*

Je n'ai sur vous qu'un très-léger soupçon,
Dissipez-le, je vous donne raison.

FLORVAL, VALCOUR.

Adieu donc, invisible belle;
Mais bientôt je vais revenir:
L'amour près de vous me rappèle,
Et l'espoir double le plaisir.

LES DAMES et LAFLEUR, *chacun à part.*

Chacun s'enflâme pour sa belle;
Ils sont trompés par le desir,
Et croyant qu'amour les appèle,
A l'hymen ils vont revenir.

DESARGUS.

D'amour leur regard étincelle,
Il peint le plus tendre desir,
Mais il sait à quelle belle
Ils font serment de revenir.

(*Désargus, Florval et Valcour sortent.*)

SCENE VIII.

JULIE, CLARA, LAFLEUR, FINETTE.

LAFLEUR, *à ces dames qui sortent du pavillon.*

Eh bien! mesdames, vous ne riez pas?

CLARA.

Il y a bien de quoi rire.

JULIE.

Les infidèles! si nous n'étions pas là...

FINETTE.

Oui, mais vous y êtes: vous êtes sûres qu'ils auront une bonne leçon. Allons, mesdames, rions aussi: des hommes qui sont nos dupes. Que cela soulage, que cela fait plaisir! c'est si juste.

LAFLEUR.

Ma sœur a des principes.

CLARA.

Peu s'en est fallu que je ne me montrasse.

JULIE.

Je lui aurais fait une scène...

FINETTE.

Qui aurait fini par un raccommodement. Nous autres femmes, nous n'avons pas de rancune.

JULIE.

As-tu entendu comme ils disaient tendrement : nous reviendrons.

FINETTE.

Mais, au fait, c'est à vous qu'ils parlaient.

LAFLEUR.

Sans doute.

Air : *Vaud. des Charades.*

Ils vous adressaient leur hommage,
Ils vous faisaient des complimens,
Puis, adoucissant leur langage,
Prodiguaient les tendres sermens;
A leur délire faites grâce,
Combien de femmes à Paris,
Voudraient se trouver à la place
Des maitresses de leurs maris.

JULIE.

Beau plaisir !.. Et ces billets doux...

FINETTE.

Ce sont de bonnes preuves.

CLARA, *tenant son papier.*

Bonnes... pas trop.

FINETTE.

Excellentes, puisqu'elles nous serviront.

(On entend rire.)

LAFLEUR.

Voici mon maître... déjà de retour.

SCENE IX.

Les Mêmes, DÉSARGUS, *riant aux éclats.*

DÉSARGUS.

Ah! ah! ah! ils ont cru m'attraper.

Air *de Partie carrée.*

En arrivant où nous devions nous rendre,
Ils avaient l'air encore asssez hardi,
La trompette se fait entendre,
Chacun d'eux aussitôt a fui.
Bons jeunes gens, vous voyez comme,
D'un argus, je soutiens le nom.

LAFLEUR.

Il a cent yeux, et le cher homme
N'en a pas même un bon.

DÉSARGUS.

Croirais-tu, Lafleur, qu'ils avaient la lettre ?

LAFLEUR.

En vérité ?

DÉSARGUS.

Le billet de logement.

JULIE.

Voyez-vous.

DÉSARGUS.

Et ils croyaient mes nièces dans ces pavillons... Ah ! ah !

JULIE et CLARA.

Ah ! ah ! ah ! (*On entend les trompettes.*)

DÉSARGUS.

Messieurs, j'entends encore les trompettes. (*Il va à la balustrade du fond, et revient vîte.*) Eh ! mais, presque tout le régiment est déjà défilé.

JULIE et CLARA.

Ah mon dieu !

DÉSARGUS.

Air *du Pas redoublé.*

Eh ! vîte, vîte, jeunes gens,
On passe la revue :
Courez, courez, il en est tems,
Ils sont dans cette rue.
Allez donc, guerriers pleins d'honneur,
Dont les preuves sont faites.

LAFLEUR.

On dirait que vous avez peur
De montrer qui vous êtes.

Même air.

FINETTE, *bas.*

Retirez-vous.

CLARA, JULIE.

Quel embarras !

DESARGUS.

Le régiment s'avance.

CLARA, JULIE.

Finette, il ne nous verra pas !

DESARGUS, *à part.*

Quoi ! chacun d'eux balance.

LAFLEUR, *riant, et à mi-voix.*

Héros, cachez pour un moment
Votre frayeur secrète.

FINETTE, *bas.*

Femmes devant un régiment,
Doivent battre en retraite.

(*Pendant que Désargus regarde au fond, Julie et Clara s'éloignent, et Lafleur emporte les cartons.*)

SCENE X.

FINETTE, DESARGUS.

DESARGUS, *regardant toujours à la balustrade.*

Finette !

FINETTE.

Monsieur.

DESARGUS.

Eh ! mais, si je ne me trompe pas, voilà les deux officiers que j'ai renvoyés, ils sont à la tête d'un escadron.

FINETTE, *à part.*

Aie ! (*Haut.*) En vérité ?... (*Elle va regarder.*) Oui, ce sont eux...

DESARGUS

Tout le corps a défilé, et je n'ai pas vu nos petits jeunes gens... Finette, l'inquiétude me prend... Ils ne m'ont point répondu quand je leur ai parlé de la revue, d'aller à leur poste.

FINETTE.

Et effet, Monsieur.

DESARGUS.

Aurais-je donné dans un piége ? Il faudra bien que tout s'explique.

Air : *Contredanse* (du Diable à quatre.)

Oui, je veux courir,
Pour découvrir
Si, par quelque ruse,
On m'abuse ;
Et l'on ne trouvera d'atrappé,
Que celui qui croit m'avoir trompé.
As-tu remarqué leur gêne
Et leur silence forcé.

FINETTE.

Oui, monsieur.

DESARGUS.

Et leur démarche incertaine,
Et leur air embarrassé.

FINETTE.

Oui, monsieur.

DESARGUS.

Oui, je veux courir, etc.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

FINETTE, *riant.*

Que de peines il se donne pour savoir qu'il est dupe. Ah ! çà, poursuivons l'aventure... égayons-nous aux dépens de messieurs les époux de ces dames... Imaginons quelque bonne histoire qui ne les amuse pas trop. Précisément ils reviennent seuls... Allons Finette, vengeance.

SCÈNE XII.

FINETTE, FLORVAL, VALCOUR.

VALCOUR.

Ah! voilà notre troupe casernée... maintenant, voyons ces officiers qui ont pris nos places.

FLORVAL.

Et qui croient les conserver.

VALCOUR, *montrant Finette.*

Florval, voilà sans doute une de ces demoiselles.

FLORVAL.

Est-ce la tienne ou la mienne ?

VALCOUR.

Qu'importe? approchons ensemble.

VALCOUR.

Mademoiselle! (*Finette se retourne.*) Ciel! c'est Finette.

FINETTE, *tristement.*

Oui, Messieurs, c'est moi.

VALCOUR.

Qui t'amène ici? qu'y fais-tu?

FINETTE, *soupirant.*

Vous ne devinez pas le motif de ce voyage?

FLORVAL.

Non, non, non, explique-toi.

FINETTE.

Sensible à votre attachement pour moi...

FLORVAL.

Point de phrases.

FINETTE.

Incapable d'en abuser...

VALCOUR.

Après.

FINETTE.

Après... Eh bien! Messieurs, vos femmes, à peine avez-vous été partis, vos femmes...

VALCOUR.

Nos femmes...

FINETTE.

Oui, Messieurs.

FLORVAL.

Comment! oui?

FINETTE.

A peine aviez-vous quitté Paris, que messieurs Edmond et Florville vous ont ravi le cœur de vos épouses.

VALCOUR.

Cela devait être, c'étaient nos meilleurs amis.

FINETTE.

Ces dames se sont à-peu-près justifiées : elles ont dit que vous aviez pris des lettres de recommandation pour cette maison, où il y a deux jolies demoiselles.

FLORVAL.

Que nous n'avons pas même vues.

FINETTE.

C'est égal... convaincues de votre infidélité...

VALCOUR.

Et tu ne les as pas dissuadées : tu ne leur as pas dit...

FINETTE.

Au contraire, Monsieur, j'ai dit :

Air : *Vers le Temple de l'hymen.*

Quoi, de vertueux maris,
Pour vous en tout tems aimables,
Honnêtes, galans, affables,
Par vous se verraient trahis.
Veuillez éteindre, mesdames,
De si criminelles flammes,
Qui déshonorent vos ames.

FLORVAL.

Ce ne sont là que des mots.

FINETTE.

J'ai vanté votre tendresse,
Et votre extrême sagesse.

VALCOUR.

Tu ne dis rien à propos.

FLORVAL.

Eh bien ! soyez donc, pour vos femmes, empressé.

VALCOUR.

Tendre.

FINETTE.

Fidèle.

VALCOUR.

Crois-moi, Florval, oublions-les gaîment.

FLORVAL.

Oui, très-gaîment.

FINETTE.

C'est singulier, vous dites gaîment d'un air bien triste.

VALCOUR.

Croyais-tu nous enchanter ?

FINETTE.

Au reste, si j'ai pu vous affliger un moment, maintenant je vais vous consoler : je n'ai pas fait le voyage seulement pour vous donner une mauvaise nouvelle ; mais pour vous mettre à même de vous venger.

VALCOUR.

Comment ?

FINETTE.

Ces deux rivaux dont vous avez tant à vous plaindre, sont des environs de cette ville.

FLORVAL.

En effet.

FINETTE.

Ils aimaient, avant de venir à Paris, les nièces de M. Désargus... dès qu'ils ont su que vous partiez pour Strasbourg, ils vous ont devancés, et, sous des habits d'officiers, ont dû se présenter avant vous.

FLORVAL.

Ah ! voilà le mot de l'énigme.

FINETTE.

Vous voyez, Messieurs, ce que j'ai fait pour vous, et jusqu'où a été ma franchise.

VALCOUR.

Elle a été loin.

FINETTE.

Peut-être pas assez... Il me reste à vous dire...

FLORVAL.

Finissons.

VALCOUR.

Vous allez voir, messieurs les officiers prétendus...

FLORVAL.

A qui vous avez affaire.

VALCOUR ET FLORVAL.

Air *de madame Favart.*

Vengeons-nous (*bis*)
D'une double injure;
Qu'il me sera doux
De montrer mon juste courroux !
Vengeons-nous (*bis*)
Ici je le jure,
Nos rivaux dans peu,
Là, près de nous, verront beau jeu.

SCENE XIII.

Les Mêmes, LAFLEUR, *accourant avec quatre Hussards.*

LAFLEUR.

Je vous amène main forte,
Par ces hussards je prétends
Faire garder cette porte,
Pour saisir ces intrigans.

FINETTE, *à part à Lafleur.*

Mais quelle ruse infernale !

VALCOUR, FLORVAL, *aux hussard.*

Arrêtez-les, mes amis.

LAFLEUR, *bas à Finette.*

C'est par un bon scandale
Qu'on punit les maris.

ENSEMBLE.

Vengeons-nous, etc.

SCENE VX.

Les Mêmes, DESARGUS, *accourant.*

DESARGUS.

J'ai de très-bonnes nouvelles,
On m'a tout dit, tout appris.
Ces grands séducteurs de belles,
Je les tiens, tous deux sont pris.
(Il tient Florval et Valcour par la main.)
Oui, mais avant qu'ils consomment
De tels projets, les fripons !
Il faudra qu'ils se nomment,
Et... nous les connaîtrons.

TOUS ENSEMBLE.

Vengeons-nous, etc.

Les voici qui viennent de ce côté, prenons-les sur le fait ; pour cela, ne vous montrez pas... entrez dans ces pavillons.

LAFLEUR, *bas à Finette.*

Cela va bien.

FINETTE.

Silence ! *(Valcour et Florval entrent dans les pavillons.)*

SCENE XV.

Les Mêmes, CLARA, JULIE, *elles sont enveloppées dans des manteaux.*

DESARGUS, *souriant.*

Eh bien ! jeunes officiers, vous venez de votre caserne ?

JULIE.

Oui, Monsieur.

FLORVAL ET VALCOUR, *à la croisée du pavillon.*

Bon.

DESARGUS.

Etes-vous contens de la situation où se trouve tout le monde ?

JULIE.

Enchantées.

DESARGUS, *à part.*

Les petits fourbes. (*haut.*) Dites-moi donc, Messieurs, jusqu'ici je ne vous ai pas demandé vos noms.

JULIE ET CLARA.

C'est vrai.

DESARGUS, *à Julie.*

Vous vous nommez ?

JULIE.

Valcour.

VALCOUR, *bas.*

Il prend mon nom.

DESARGUS, *à Clara.*

Et vous?

CLARA.

Florval.

FLORVAL.

C'est cela...

DESARGUS.

Ce sont bien vos noms ?

JULIE ET CLARA.

Parole d'honneur.

DESARGUS.

Ah!

FLORVAL ET VALCOUR.

C'est trop fort...

VALCOUR, *aux hussards.*

Qu'on arrête ces imposteurs.

CLARA.

Air : *Prenons d'abord.*

Est-ce ainsi qu'entre gens d'honneur,
On doit vider une querelle?

JULIE.

On doit montrer qu'on a du cœur.

VALCOUR, FLORVAL, *à voix basse à chacune et sans trop approcher.*

Soit : au combat je vous appèle.

CLARA, JULIE.

Très-volontiers ; nous vous suivons.

VALCOUR.

Nous saurons déjouer vos trames.

FLORVAL.

De quel droit portez-vous nos noms ?

CLARA, JULIE, *jetant leurs manteaux et leurs casques, et paraissant en femmes.*

Quels noms doivent porter vos femmes ?

TOUS, *excepté Finette et Lafleur.*

Que vois-je ?

FINETTE.

Deux femmes prudentes qui aiment mieux empêcher le mal que de le souffrir.

LAFLEUR.

Il y en a tant qui le souffrent sans pouvoir l'empêcher...

JULIE.

Voilà vos billets, Messieurs...

CLARA.

Adressés aux invisibles beautés du pavillon.

FLORVAL ET VALCOUR, *à genoux.*

Quoi! c'était vous?

DESARGUS.

Ah! Desargus, toi qui vois tout...

FINETTE.

Tu n'as rien vu.

LAFLEUR.

Que de pères comme celui-là.

VALCOUR.

C'est la première faute.

FLORVAL.

Ce sera la dernière.

JULIE.

C'est le premier pardon.

CLARA.

Et ce sera le dernier.

LAFLEUR.

C'est ce que je souhaite à tous les bons ménages.

VAUDEVILLE.

Air de Doche.

DESARGUS.

Je fus, malgré mes soins prudens,
Trompé par quatre militaires;
Croyez-moi donc, tuteurs, parens,
Suivez mes conseils salutaires :
Surveillez les tendres objets,
Dont ces messieurs lorgnent les charmes;
Mais c'est surtout en tems de paix,
Qu'il faut vous tenir sous les armes.

LAFLEUR.

Je sens du vide dans mon cœur,
Et d'amour je chéris la flamme.
Je suis veuf, ainsi, chère sœur,
Si tu veux, tu seras ma femme.
Nuls débats ne pourront jamais
De notre hymen troubler les charmes,
Car, pour être sûr de la paix,
Je serai toujours sous les armes.

FLORVAL.

Si vous avez, de vos maris,
Ce soir assuré la défaite,
On ne doit pas être surpris
De cette victoire complète.
Pour nous, l'uniforme français
Ajoutait encore à vos charmes;
Et les amours signent la paix,
Quand les Grâces prennent les armes.

CLARA.

Il nous faut toujours un laurier,
Car le Français chérit la gloire.
En cultivant bien l'olivier,
Aujourd'hui changeons de victoire;
Dans les arts cherchons des succès
Qui, du moins, sont exempts d'allarmes,
Et forçons l'intrigue à la paix,
En tenant l'honneur sous les armes.

VALCOUR.

Le Nestor des guerriers français
Succombe au destin qui l'entraîne,
Et va reposer à jamais,
Entre Duguesclin et Turenne.
Cette noble fraternité,
Pour ses mânes aura des charmes
Dès long-tems l'immortalité
En a fait ses compagnons d'armes.

JULIE, *au public.*

Au dénouement, auteurs, acteurs
Desirent toujours vos suffrages;
Nous invoquons pour défenseurs,
Ce soir tous les maris volages;
Qu'ils soient juges dans ce procès:
Alors, nous serons sans alarmes;
Nous verrons la critique en paix,
Et l'indulgence sous les armes.

FIN.

Ouvrages qui se trouvent chez BARBA, *Libraire.*

L'OFFICIEUX, ou les Présens de Noce, par Pigault-Lebrun. Figures, dessins de Chasselat, et gravé par Couché. 5 fr.

LE TORRENT DES PASSIONS, ou les Dangers de la Galanterie. 2 vol. in-12, fig. par les mêmes, de l'auteur de la Princesse de Nevers. 5 fr.

JOHNN BULL, ou l'Ile des Chimères, par M. Léger. 3 vol. in-12, figures dessinées et gravées par les mêmes. 7 fr. 50 c.

LE GARÇON SANS SOUCI, par PIGAULT-LEBRUN, 2 vol. in-12, fig. 2e. édition. 5 fr.

RÉPERTOIRE DU THÉATRE FRANÇAIS, ou Recueil des Tragédies et Comédies restées au théâtre; nouvelle édition, conforme à la représentation, dédiée à la Comédie Française, 6 vol. in.8. 36 fr.

Chaque volume contient 6 pièces, et se vend séparément. 6 fr.

Le complément de ce Répertoire paraîtra successivement par deux volumes, un de tragédies et un de comédies.

Ces pièces, qui sont déjà au nombre de quarante, et qui se vendent séparément (1 fr. 50 c.), sont imprimées telles que leurs auteurs les ont faites : elles indiquent, en outre, les variantes adoptées aujourd'hui, ainsi que la place que doivent occuper les acteurs au commencement et pendant le cours de chaque scène. Mon intention est d'imprimer toutes celles qui sont restées au Répertoire du Théâtre Français, ou que l'on y remettra. Les jeunes gens qui se destinent au théâtre, y trouveront toutes les traditions consacrées par le tems.

Les Volumes en vente contiennent les pièces suivantes :

TOME Ier. Tragédies.

Athalie, de Racine.
Andromaque, idem.
Britannicus, idem.
Le Cid, de Corneille.
Mariamne, de Voltaire.
Œdipe, idem.

TOME II.

Cinna, de Corneille.
Iphigénie en Aulide, de Racine.
Mahomet, de Voltaire
Tancrède, idem.
Zaïre, idem.
Manlius Capitolinius, de Lafosse.

TOME III.

Coriolan, de La Harpe.
Gabrielle de Vergy, de Belloy.
Horaces (les), de P. Corneille.
Iphigénie en Tauride, de Guymond de Latouche.
Polieucte, de P. Corneille.
Rhadamiste et Zénobie, de Crébillon.

TOME Ier. Comédies.

L'École des Femmes, de Molière.
Les Femmes Savantes, idem.
Le Tartuffe, idem.
Les trois Sultannes, de Favart.
L'heureuse Erreur, de Patrat.
Les Rivaux d'eux-mêmes, de Pigault.

TOME II.

Le Misantrhope, de Molière.
Le Chevalier à la Mode, de Daucourt.
La Femme jalouse, de Desforges.
Le Mercure galant, de Boursault.
Le Grondeur, de Brueys et Paraprat.
Les Projets de mariage, de Duval.

TOME III.

Barbier de Séville (le), de Beaumarchais.
Dehors Trompeurs (les), de Boissy.
Fausses Confidences (les), de Marivaux.
Fourberies de Scapin (les), de Molière.
Jeux d'Amour et du Hasard (les), de Marivaux.
Tartuffe des mœurs (le), en 5 actes, de Chéron.

SUPPLÉMENT.

Abufard, de Ducis.
Othello, *idem*.
Honnête Criminel (l').
Phèdre, de Racine.
Warwick, de Laharpe.
Métromanie (la), de Piron.
Plaideurs (les), de Racine.
Fausses Infidélités (les), de Berthe.

Toutes ses pieces se venden separément.

MÉMORIAL DRAMATIQUE, ou Almanach Théâtral. 12 vol. in-24. Chaque année se vend séparément.. 1 fr. 50 c.

Livres extraits du Catalogue

HISTOIRE PHILOSOPHIQUE DE LA RÉVOLUTION DE FRANCE depuis 1787 jusqu'au retour de S. M. Louis XVIII en 1814, par Fantin-Désodoarts. 8 vol. in-8°, ornés du portrait de l'auteur. 36 f.

Cette sixième édition est un ouvrage neuf : il est entièrement refait. L'auteur y professe une grande impartialité ; il a extirpé, si j'ose m'exprimer ainsi, une poignée d'intrigans révolutionnaires de la masse de la nation française, il la justifie aux yeux de l'Europe et de la postérité ; en un mot, il rend justice aux braves gens et aux gens braves. Cet ouvrage doit plaire aux hommes impartiaux de tous les pays.

LE CUISINIER ROYAL, ou l'Art de faire la Cuisine et la Pâtisserie, pour toutes les fortunes, avec la manière de servir une table depuis vingt-cinq jusqu'à soixante couverts. *Neuvième édition*, revue, corrigée et *augmentée de cent cinquante articles ;* par A. Viard, homme de bouche ; suivie d'une notice sur les vins, par M Pierhugue, sommeiller du Roi, un vol. in-8. 6 fr.
Cet ouvrage a été réimprimé huit fois dans l'espace de dix années. L'auteur étant en pays étranger, il n'a pu réparer les omissions qui manquaient dans les huit premières éditions. Depuis son retour en France, la complété son livre, qui peut passer pour le meillieur Manuel de Cuisine qui existe.

ŒUVRES COMPLÈTES DE PIGAULT-LEBRUN, 66 vol. in-12, figures. Prix, 160 fr. *Ces ouvrages se vendent séparément.*

Garçon (le) sans souci, 2 vol. in-12. fig.	5 f.
L'Officieux, 2 vol. in-12. fig.	5 f.
Adélaïde de Méran, 4 vol. in-12.	10 f.
Angélique et Jeanneton, 2 vol. in-12.	5 f.
Barons (les) de Felsheim, 4 v. in-12.	10 f.
Citateur (le), 2 vol. in-12.	6 f.
Cent vingt jours (les), 4 vol. in-12.	10 f.
Cet ouvrage contient : Théodore, ou les Péruviens, 1 vol., M. de Klinglin, 1 vol. ; chaque volume se vend séparément	2 f. 50 c.
Enfant (l') du carnaval, 2 v. in-12.	5 f.
Famille (la) Luceval, 4 vol. in-12.	10 f.
Folie (la) Espagnole, 4 vol. in-12.	10 f.
Jérôme, 4 vol. in-12.	10 f.
Homme (l') à projets, 4 vol. in-12.	10 f.
Mélanges littéraires et critiques, 2 vol. in-12.	5 f.
Mon Oncle Thomas, 4 vol. in-12.	10 f.
Monsieur Botte, 4 vol. in-12.	10 f.
Monsieur de Roberville, 4 v. in-12.	10 f.
Théâtre et poésies, 6 vol. in-12.	12 f.
Une Macédoine, 4 in-12.	10 f.
Tableaux de Société, 4 vol. in-12.	10 f.

Pièces de Théâtre.

Les Originaux au Café, vaud. en 1 acte, pour le début de M. Potier au Théâtre de la Porte-Saint-Martin, par MM. Merle et Brazier. 1 f.

Brouille (la) et le Racommodement, vaud. en un acte, par MM. Frédéric et H. Simon. 1 f. 25. c.

Baboukin, ou le Sérail en Goguette, vaud. en 1 acte, par MM. Merle et Lafortelle. 1 f.

Enfant du Régiment (l'), tableaux mil.

Werther, ou les Egaremens d'un cœur sensible, vaud. en 1 acte, de MM. Georges Duval et Rochefort. 1 f. 25 c.

Le même Libraire se charge des expéditions à l'étranger, soit pacotilles ou autres fournitures de livres.

Son Catalogne se distribue gratis.